

Au bleu

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 15

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203262>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Au Cinématographe.

Place de la Riponne, une baraque de cinématographe attire depuis quelques jours les curieux. Que dis-je ? une baraque ! C'est un palais à la façade d'or et d'argent, un château féerique dont les statues et autres mirifiques ornements feraient pâmer d'aise un roi nègre et qui, le soir, aveugle les passants avec le flamboiement de ses fanaux et donne aux réverbères de la commune l'apparence de fumeux lumignons.

Le cinématographe a tué le modeste panorama de nos foires et de nos fêtes. Qui ne se souvient avec une pointe d'attendrissement de l'édifice de toile où nos yeux émerveillés, se collant à de grosses lentilles, admirèrent pour la première fois des paysages exotiques, des capitales aux rues interminables, des tableaux de cataclysmes ou des scènes d'histoire ? Je vois encore l'éruption du Vésuve, telle que la présentait un panorama qui avait planté sa tente à la Riponne, en 1871 : dans un ciel noir comme de l'encre s'élevaient en éventail des jets de flammes jaunes et rouges, une grêle de cailloux tombait sur Naples, dont les habitants fuyaient à demi-nus, emportant sur leur dos les vieillards et les petits enfants ; cela donnait la chair de poule ! Heureusement, la vue suivante vous permettait de vous remettre un peu de ce spectacle effroyable ; elle montrait de belles calèches, avec de belles dames aux belles toilettes, défilant au Bois de Boulogne. Plus loin, apparaissait une rue qui semblait avoir deux ou trois lieues de long, en droite ligne ; c'était intitulé : « La perspective Newsky à St-Petersbourg ». Si les Pétersbourgeois n'ont pas bouleversé cette artère, je me fais fort d'y mener le Cerele démocratique, quand il voudra se ballader là-bas, tant les moindres détails des maisons et des boutiques me sont restés gravés dans la mémoire.

Ce que je ne puis oublier non plus, ce sont les batailles entre Français et Prussiens, Reichshoffen, St-Privat, Mars-la-Tour, Sedan, le siège de Paris. Que de charges à l'arme blanche ! quelles épiques mêlées de cuirasses brillantes comme de l'argent, de casques pointus, de tuniques noires ou bleues, de culottes écarlate ! et quels torrents de sang noyant les prairies, les terres labourées, les villes et les villages ! Les rivières, les montagnes, le ciel lui-même en était rougi. Les Prussiens avaient tous la même barbe rousse ; les Français, la même moustache noire sous le même nez aquilin ; mais qu'importe ! jamais on n'avait vu jusqu'alors tableaux plus guerriers. A Sedan, le général Margueritte, montant un cheval blanc, tombait frappé d'un éclat d'obus en pleine poitrine, à la tête de ses cuirassiers, tandis que, du haut d'un mamelon, le roi Guillaume, la poitrine constellée de décorations, priait le Dieu des armées de l'aider à exterminer les petits pioupious de Napoléon.

Quand on avait vu ça, on se disait qu'on en avait du bonheur plus que pour ses trente centimes. Mais on n'était pas au bout de ses joies : contre la contremarque numérotée qu'on ren-

devait à la caisse en sortant, on avait droit à prendre part au tirage d'une loterie, et, comme tous les billets étaient gagnants, les hommes s'en allaient généralement avec un peigne de fillette, les dames avec un porte-cigare de deux sous, en merisier. Ce n'était pas le million de la loterie de la Presse française, mais cela nous faisait tout de même un rude plaisir.

Adieu les distributions de lots au cinématographe ; adieu aussi l'enceinte démocratique où pauvres et riches étaient tous aux places réservées ! Au palais du cinématographe, il y a des premières, des secondes et des troisièmes. Les banquettes des premières sont recouvertes de velours grenat. C'est excessivement distingué.

Les tableaux qu'on vous y montre rappellent encore moins l'antique panorama. Qui eût dit, il y a vingt ans à peine, qu'on verrait un jour les photographies s'animer, leurs personnages se mouvoir comme des êtres en chair et en os, les arbres qui les entourent frissonner aux caresses de la brise, les bateaux qui les transportent se balancer au gré des flots et ceux-ci s'enfler comme s'ils allaient se répandre hors du cadre, par dessus les premières, les secondes et les troisièmes du théâtre forain !

Les scènes qui se passent sur la mer ou sur une rivière sont d'entre les plus fascinantes, tant ce diable de cinématographe met d'art à rendre la fluidité de l'eau. Des morceaux de paysage, en pleine nature, des coins de rue de quelque grande ville, des intérieurs d'atelier ont aussi leur charme, quand ils ont été pris à l'improviste et que leurs personnages n'ont pas posé. Mais les jeunes spectateurs leur préférèrent ces épisodes drôlatiques arrangés pour faire rire la galerie, et où, comme au théâtre des marionnettes, on voit le malfaiteur rosser le commissaire. D'autres adorent par dessus tout les spectacles où l'imagination de l'imprésario, aidée de toutes les ressources de la cinématographie et des effets de lumière les plus surprenants, a créé des spectacles d'une fantaisie abracadabrante, comme celui d'une reine dont le roman se déroule au fond de la mer, entre un démon vêtu en capucin, une baleine et des chevaliers en superbes habits de soie brodés d'or et d'argent.

Fait à noter, la vue de ces choses, si elle captive le regard des enfants, n'a pas l'air de les étonner beaucoup. Ils voient tant de merveilles, les miches d'aujourd'hui ! Et leurs descendants seront moins surpris encore, quand dans vingt ans, ils entendront les personnages des tableaux cinématographiques parler, rire et chanter.

V. F.

Champêtre ! — Un promeneur se fait servir à dîner à l'auberge d'un de nos petits villages.

Il aperçoit une énorme chenille nageant à la surface du potage. Il appelle la servante. Celle-ci plonge délicatement ses doigts dans la soupière et enlève l'insecte.

— A présent, monsieur, fait-elle avec un sourire engageant, vous pouvez seulement manger ; y a plus rien de sale.

Confusion. — Un syndic et un instituteur dégustent une bonne vieille bouteille.

— Vraiment, c'est un nectar ! fait l'instituteur.

— Mais, pardon, monsieur le régent, vous ça connaissez mieux que moi, mais, quand y s'agit de liquides, est-ce qu'on ne dit pas plutôt un hectolitre ?

Au bleu. — Entendu, l'autre jour, en passant devant la buanderie.

Une jeune fille occupée à laver du linge et voyant passer sa mère.

— Maman ! maman !... j'ai passé au bleu.

— Déjà !

LE MOIS DU MARTYR

Davel.

Poème de Frédéric Monneron.

II

LE CONSEIL

Le froid soleil de mars allait en s'abaissant,
Sur les coteaux neigeux où Lausanne s'élève...
La baïonnette au loin scintillait sur la grève ;
C'était encor Davel qu'entouraient ses soldats.
Davel, fais tes adieux ! tu ne reviendras pas !
Tu souris dans l'espoir de ton indépendance ;
Mais la mort prend souvent pour signal l'espérance.
... Aux portes des hameaux tous accouraient pour
[voir :

Blonds enfants, jeune fille avec son corset noir.
Cependant les soldats montaient tous la colline.
Ils regardaient briller dans leur joie enfantine
Le mors de leurs chevaux, leur panache empourpré,
Le cuivre de leur casque, ou l'écusson doré,
Et leur drapeau de soie, hélas ! tout neuf encore,
Qu'aucun lambeau noirci dans ce jour ne décore !

Cependant le Conseil, à la hâte assemblé,
Fait paraître Davel. Davel n'est pas troublé,
Car le premier Vaudois en lui venait de naître.
Seul, joyeux, libre et fier, il ose comparaître !
« Eh bien ! demandait-on, qu'espérez-vous, Davel ?
— « La liberté, seigneurs, que nous promet le ciel !
— « Vous pensez noblement, reprirent des voix

[graves,
» Nous aimons parmi nous à voir des hommes braves !
» Mais ton bras n'est pas fort. Pour sonner le réveil,
» De la mort, des combats, où donc est l'appareil ?
» Penses-tu sans boulets faire tomber ta chaîne,
» Et briser des Deux-Cents la verge souveraine ?
» Tous tes brillants soldats ne sont pas valeureux,
» Malgré leur noble orgueil et leurs drapeaux soyeux.
» En face du trépas, penses-tu que leur bouche
» Puisse encor sans trembler, déchirer la cartouche ?
» Renonce à tes projets, abats cet étendard
» Que le soleil du soir montre sur les remparts. »
— « Vos doutes, dit Davel, pour moi sont une
» Car, pour la liberté, je mourrai, je le jure. [injure,
» Eh ! qu'importe le nombre et la longueur des bras !
» L'ours peut nous déchirer, mais ne nous vaincra
» Dieu ne mesure point au tranchant des épées [pas.
» La justice des droits ; les nôtres sont trempées
» Dans les pleurs de l'esclave ! Il faut nous racheter !

Davel parlait ainsi, plein d'un bouillant courage.
Alors vous eussiez vu plus d'un blême visage,
Plus d'une main tremblante au gothique fauteuil...
Car l'un aimait l'argent, et l'autre son orgueil.